

« La danse du diable »

Marie-Louise Leblanc et Lorraine Camerlain

Numéro 45, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leblanc, M.-L. & Camerlain, L. (1987). Compte rendu de [« La danse du diable »]. *Jeu*, (45), 214–216.

«la danse du diable»

Spectacle écrit et interprété par Philippe Caubère; assistance au texte : Clémence Massart et Jean-Pierre Tailhade. Présenté au Théâtre Outremont du 15 au 26 septembre 1987.

il était une fois un homme... qui faisait du théâtre toute la journée

Le petit Ferdinand Fort est l'un des principaux membres de la famille qui nous est présentée par le spectacle. Il est en fait le personnage central de la pièce et représente l'auteur enfant; dès le début, en effet, Ferdinand veut faire du théâtre. On verra donc ce «comédien en herbe» chercher à réaliser son rêve, réinventant aussi naïvement que sciemment le théâtre dans le théâtre. (Caubère nous en prévient d'entrée de jeu, *la Danse du diable* est une histoire *comique* et *fantastique*. Elle ne sera pas contrainte au réalisme, se déploiera plutôt dans un univers où tout se côtoie, et puisera à diverses conventions théâtrales.)

Malgré l'importance anecdotique de ce premier personnage, Caubère en incarne plus longuement un second, et dans des scènes plus substantielles: Claudine Gauthier, mère du petit Ferdinand. Dans la logique même qui rattache Ferdinand à Caubère, dans un rapport autobiographique clairement établi, la mère de Ferdinand se lie à celle de l'auteur. Par elle (en devenant elle), ce dernier expose, en plus de sa «liaison» avec le théâtre, une autre relation indispensable, celle qui le rattache à la figure maternelle, présentée dans son spectacle comme une «boule d'énergie», véritable figure omniprésente, volubile, théâtrale

comme ce n'est pas permis, et surtout, douée d'un délicieux sens de l'humour qui nous fait désirer sa présence, son incarnation sur scène. Deux autres membres de la famille sont plutôt des personnages suggérés par Ferdinand et Claudine qui, en les interpellant, leur prêtent vie par leur parole; leurs répliques suggèrent un discours muet mais originel, lequel donne libre cours à leur propre «monologue».

une époque, un genre

En dehors de sa famille, d'autres personnages habitent l'univers de Ferdinand: des figures politiques et historiques de la trempe des De Gaulle, Mauriac (François), Sartre, Malraux, sans oublier Johnny Hallyday. La «citation» de tels personnages, qui se fait par des imitations assez savoureuses (les plus réussies étant celles du général De Gaulle et de Hallyday), est contextuelle. En plus de rétablir un contexte socio-historique, Caubère se plaît, dans une veine similaire, quoique anecdotique cette fois, à recréer une atmosphère, en reproduisant le bruit des portes qui claquent ou de talons hauts inconfortables qui résonnent. Mais, contrairement aux fines caricatures d'une époque, ces dernières «imitations» sont réalisées de façon puérile.

images et anecdotes

Caubère puise en fait à la B.D. quand il nous fait entendre des «cric, crac, boum, paf» ou lorsqu'il claque la langue pour simuler le bruit de talons aiguilles. Mais le clin d'œil qu'il fait ici est un peu équivoque. On n'est pas chaque fois convaincu que ces bruits sont aussi élémentaires par choix. Chose certaine, à certains moments du spectacle, on sent que le vocabulaire vocal est un peu épuisé, mais cela n'appauvrit que fort peu un spectacle riche de tant d'images, d'anecdotes et d'imagination. Usant de son talent de caricaturiste de la scène, Caubère nous offre, entre autres, une mémorable demi-heure d'un cours d'art dramatique offert par une dénommée Micheline, qui n'en finit plus d'être Artiste et de se prendre au sérieux. Il s'agit là d'une pièce d'anthologie,

d'un des temps forts du spectacle; comme la scène où Claudine raconte une histoire au petit Ferdinand, qui exige qu'elle joue tous les personnages. La mère se livre à contre-cœur à cette mise en scène dont elle assure en même temps le commentaire (la critique?), puisqu'elle entrecoupe son jeu d'apartés à l'invisible madame Colmère... Quelle scène également étourdissante que celle où Ferdinand reçoit dans sa chambre tous les personnages (désormais) légendaires de son époque! Mais l'un des moments les plus spectaculaires reste certainement celui où Claudine se retrouve entourée de quatre personnages dont la présence est on ne peut plus manifeste sur scène à tout moment : un véritable numéro de jonglerie! Claudine s'adresse à Ferdinand, tout en reprenant Isabelle, pour ensuite donner des conseils à madame Colmère pendant que De Gaulle, à la télé, fait des siennes (dans un discours que l'acteur joue également, sans toutefois laisser l'aiguille que Claudine a à la bouche pendant la séance de couture à laquelle elle s'adonne).

un spectacle, un fils et sa mère

La structure d'ensemble de ce *one man show* est fort simple : une suite de scènes compose l'anecdote, et de courtes pauses permettent certains changements de costumes, donc de personnages (ces changements se font à vue, bien souvent, car il ne s'agit pas de cacher mais de montrer la magie du théâtre). Par leur enfilade, ces scènes prennent un peu l'allure de *numéros* et comportent un semblant de *punch* final. Le concept scénographique est aussi très simple : Caubère est seul en scène avec, pour tout décor, une chaise droite, un banc et quelques accessoires vestimentaires. Pendant deux heures, l'histoire se poursuit, et le théâtre prend toujours davantage la place qui lui revient, jusqu'au moment sublime de la scène finale où Claudine, qui se sent soudainement très fatiguée, se lève et se met à marcher vers le fond de la scène, vers ce qui devient l'au-delà (celui aussi de la représentation), suggérant ainsi qu'elle nous quitte pour de bon. Dès qu'elle est sortie, Caubère redevient aussitôt Ferdinand



Seul en scène, Philippe Caubère interprète *la Danse du diable*.

qui se trouvait quelque part en avion au-dessus des territoires sibériens. Apercevant soudain sa mère, il atterrit de force, mais le vent, qui lui fait obstacle, l'empêchera de la rejoindre à temps. Clôturent cette scène, un cri : «Maman!...» Et la musique reprend jusqu'à ce que Caubère disparaisse tout à fait. Seul reste en scène un accessoire représentant la mère, qu'éclaire un faisceau de lumière, venu cette fois du haut de la scène.

L'ultime représentation de l'objet-personnage est on ne peut plus bouleversante, empreinte du plus grand respect pour le sentiment d'amour filial et pour l'image en laquelle le théâtre ici le propose. Émotion, vérité et fiction s'y trouvent et s'en trouvent éclairées.

Il était une fois un homme qui faisait du théâtre toute la journée, parce qu'une femme lui avait donné la vie (le lui avait donné avec la vie?)... Il était une fois une morte qui faisait du théâtre parce que son fils lui avait redonné un semblant de vie, plus vivant que vrai.

marie-louise leblanc

avec l'assistance de **lorraine camerlain**

où trouver jeu à paris?

Librairie théâtrale
3, rue Marivaux
75002 Paris
France

Librairie Bonaparte
31, rue Bonaparte
75006 Paris
France

Diane Miljours: 46-33-14-21

«gilles vachon, incendiaire»

Texte de Siegfried Gagnon. Mise en scène: Mario Boivin; décor: David Gaucher; costumes: Mireille Vachon; éclairages et régie: Annick Nantel; accessoires: Lucie Langlois; trame sonore: Mario Boivin. Avec Daniel Bérard, Sophie Dansereau, Marie-Denyse Daudelin, Gérard Duval, Pipo Gagnon et Paul-Augustin Querton. Production de Tess Imaginaire, présentée au restaurant-théâtre la Licorne du 11 août au 12 septembre 1987.

une histoire cousue de fils d'araignées

Le moins qu'on puisse dire de Gilles Vachon, c'est qu'il n'est pas rassurant! Obligé de vivre avec une belle-mère un peu marâtre, un peu nymphomane, l'adolescent cache dans son placard un foetus dans un bocal, probablement volé au cours de biologie, parle avec ses meubles et raconte des histoires à faire peur. La vie qu'il s'invente est un tissu de mensonges, de canulars et de fils d'araignées.

Tess Imaginaire a un faible pour les atmosphères troubles qui rappellent Hitchcock et Poe. Quant à Siegfried Gagnon, il ne manque pas d'invention. La première scène de la pièce est pleine de promesses: on y voit Gilles en train d'ordonner à sa manière le fouillis du hangar crotté qui lui sert de refuge, quand soudain arrive une cousine de son âge qu'il entraîne aussitôt dans un jeu assez inquiétant. Il la ligote sur la table et prépare on ne sait quel rituel pervers, avec couteau de cuisine et pot de ketchup à l'appui. Mais la voilà qui prend peur et qui se sauve, non sans avoir découvert qu'un type se cachait dans le frigo.

C'est intrigant, c'est rafraîchissant. Mais on dirait que l'auteur craint d'aller au bout de